REPERTOIRE DRAMATIQUE

DES

Auteurs contemporains

COLLECTION

DES MEILLEURES PIÈCES

JOUÉES

sur tous les Théâtres de Paris.

VOL. II.



Paris = 1840

Rue d'Enghein n. 10.

BRETEUIL,



OU

ARTISAN ET COMTESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. PAUL DUPORT ET LAURENCIN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 4 novembre 1839.

DISTRIBUTION :

ADRIEN BRETEUIL	M. VOLNYS.
DE MAUGERAN	M. H. TISSERANT.
THOMASSIN	M. SYLVESTRE.
LOUISE	Mlle E. PROSPER.

La scène est à Paris, chez Adrien Breteuil.

Le théâtre représente une salle d'arrière-magasin ; çà et là, divers meubles plus ou moins près d'être achevés ; des dessins. Porte de fond ouvrant sur le magasin ; à gauche du public, porte qui donne sur une ruelle. Une fenêtre à droite, un cabinet ; table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

THOMASSIN, prêtant l'oreille vers le fond et comptant les heures qui sonnent au-dehors.

Huit heures qui sonnent à la pendule de Mme Tessier... Huit heures du matin... et le bourgeois n'est pas encore rentré... Conçoit-on ça !.. Découcher, lui, M. Breteuil !.. comme si ce n'était pas déjà assez de s'absenter chaque jour des quatre et cinq heures... (Il travaille.) Et si je n'étais pas là... moi, pour veiller au magasin, à l'atelier d'ébénisterie... Il est vrai que, depuis vingt ans que j'y suis attaché, (Il chasse un clou à coups de marteau.) je pourrais même dire que j'y suis... (Il donne un dernier coup.) voilà... Ça tient ferme... Bon... (Il en enfonce un autre.)

SCÈNE II.

LE MÊME, LOUISE.

LOUISE.

Du bruit... Est-ce que M. Adrien ? (Apercevant Thomassin.) Ah !

THOMASSIN, saluant.

Tiens, mademoiselle Louise.

LOUISE.

Vous, monsieur Thomassin ?... déjà ici.

THOMASSIN.

Oui, une commande pressée... (Se rappelant et cherchant dans sa poche.) Ah !.. et celle de ce monsieur d'hier soir que j'oubliais.

(Il tire des papiers.)

LOUISE, qui a regardé autour d'elle, avec hésitation.

Et... et vous êtes seul ?

THOMASSIN, avec embarras.

Seul... (Ayant l'air de se rappeler.) Ah ! oui ; ah ! oui, au fait !.. M. Breteuil vient de sortir...

LOUISE, vivement.

De sortir... Il était donc rentré ?

THOMASSIN, s'oubliant.

Vous saviez donc qu'il ne l'était pas ?..

LOUISE.

Il ne l'était pas... j'en étais sûre !..

THOMASSIN, à part.

J'ai dit une bêtise... (Haut.) Ah ça ! mais, comment vous êtes-vous aperçue cette nuit de son absence, à moins que vous n'ayez veillé ?

LOUISE, à part.

Hélas !.. (Haut.) Veiller... Mais oui... auprès de ma mère, depuis sa maladie.

THOMASSIN, d'un air d'incrédulité.

Votre mère, votre mère !.. qui va mieux, à qui le médecin a promis qu'elle se lèverait avant huit jours... Non, non, ce n'est pas pour elle que vous avez passé une nuit blanche.

LOUISE.

Mais, alors, pour qui voulez-vous ?

THOMASSIN.

Pour qui ?.. Eh mais ! pour ?.. Allons, ne faut

pas rougir, mademoiselle... Et, quand vous m'avoueriez que vous avez de l'amitié pour M. Adrien...

LOUISE.

Eh bien!.. oui.

THOMASSIN.

Ah! voyez-vous?

LOUISE.

Dam! n'a-t-il pas été pour moi comme un frère, et ça depuis mon enfance, quand il revint de l'armée?..

THOMASSIN.

Où il était parti en qualité de volontaire... un de ces enfans de Paris dont l'empereur admirait tant le courage... même que le grand homme lui attacha la croix de sa main sur le champ de bataille de Lutzen... A dix-huit ans, la croix! Merci! et de *plusse*, déjà maréchal-des-logis! Qu'est-ce qu'il serait devenu sans la Restauration qu'il n'a pas voulu servir?

LOUISE.

Heureusement pour nous.

THOMASSIN.

Et pour le magasin donc, où il fut recueilli par M. Breteuil, son oncle, qui était l'associé de votre père!.. Trop fier pour manger le pain d'autrui, M. Adrien se mit à apprendre l'ébénisterie; et, comme il savait le dessin et un peu de géométrie, l'apprentissage ne fut pas long... Il inventa pour les meubles des formes nouvelles, ou en rajeunit d'anciennes qu'il déterrait dans les vieux livres; car il a toujours aimé la lecture. Bref, c'est lui qui a fait la vogue de l'établissement.

LOUISE.

Oui; mais ce n'est pas tout. Quand il eut succédé à son oncle, et que, moi, je perdis mon pauvre père, ma mère me l'a souvent raconté en pleurant; elle sentait bien qu'il n'y avait pas à continuer une association où il apporterait tout, et elle, rien; et ce qu'elle lui demanda fut un arrangement à l'amiable... « Quel arrangement, s'écria-t-il en me prenant dans ses bras!.. Vous voulez vous séparer de moi! est-ce que vous le pouvez?.. Si vous ne voulez plus être ma mère, est-ce que vous avez le droit de m'ôter ma sœur?.. »

THOMASSIN.

Oh! que c'est lui!.. oh! que c'est ça... Parce que, comme il dit, dit-il: (Déclamant.) La veuve et l'orphelin! surtout quand c'est une orpheline... O Dieu!.. oh!.. (Après avoir cherché, transition brusque.) Ah! il dit là-dessus des choses superbes.

LOUISE.

Il parle si bien! C'est comme sa réponse, lorsqu'en récompense de son courage dans les journées de juillet, on lui offrit de reprendre du service avec le grade d'officier... « Voilà quinze ans que je suis ouvrier, répondit-il; j'en suis fier, et je ne veux pas avoir l'air de renier mes camarades, en me séparant d'eux. »

THOMASSIN.

Oh!.. que c'est encore lui, ça! Il me semble l'entendre: « L'ouvrier, l'artisan qui produit est un *citoilien* utile... L'homme qui travaille, c'est... (Cherchant.) Qu'est-ce qu'il dit que c'est donc, déjà?.. Ah! (Il se croise les bras.) l'homme qui travaille, c'est beau... c'est tout ce qu'il y a de plus beau... l'homme qui travaille (Voyant Louise broder.) « La femme aussi, bien entendu... parce que (il a toujours les bras croisés.) le travail, l'intelligence... l'industrie... il n'y a rien au-dessus... On parle de la noblesse... mais qu'est-ce que c'est que ça?.. (Haussant les épaules.) D'abord, la noblesse est naturellement oisive et paresseuse... elle se croise les bras... »

LOUISE, souriant avec intention.

Est-ce que vous êtes noble, monsieur Thomassin?

THOMASSIN.

Moi!.. pourquoi?.. (S'apercevant qu'il a les bras croisés.) Oh!.. oh!.. que c'est méchant! Non, non, je ne le suis pas... Ah! bien oui... là-dessus, je pense bien comme M. Breteuil. Les rangs, les titres... je fais cas de tout ça, comme de ça... Quand on a l'honneur d'être ébéniste comme nous, mademoiselle, d'être à la tête d'un magasin qui jouit d'une réputation...

Air de Partie et revanche.

D'puis trente ans, vous pouvez m'en croire,
On n'fabrique ici que du bon;
J'en atteste le Directoire,
L'Empire, la Restauration,
Qui s'fournissaient dans not'maison.
Oui, dans ces palais où tout passe,
Des trois gouvernemens, déjà,
On chercherait en vain la trace,
Et nos meubles sont toujours là.

LOUISE.

Oui, oui... Malgré ça, peut-être Adrien regrette-t-il son ancienne carrière, où il aurait pu avoir un avancement rapide, et trouver quelque beau mariage, conforme à son esprit, à sa première éducation, qui était si distinguée.

THOMASSIN.

Comment, comment, un mariage! A quoi bon en irait-il chercher si loin, quand il en a un tout près de lui?

LOUISE, avec crainte et embarras.

Un, monsieur Thomassin... Et... (Hésitant.) lequel?..

THOMASSIN.

Mais, parbleu!.. vous...

LOUISE.

Moi!.. Oh! non... Il fut un temps où j'ai cru aussi que M. Adrien... Mais, non... je m'étais trompée...

THOMASSIN.

Est-ce qu'il ne vous en a jamais parlé?

LOUISE.

Jamais...

THOMASSIN.

Ni à votre mère...

LOUISE.

Mon Dieu, non...

THOMASSIN.

C'est singulier... (Louise fait un mouvement, comme pour écouter une confidence.) Ni à moi non plus...

LOUISE, désappointée.

Par exemple!

THOMASSIN.

Mais c'est moi qui lui parlerai... pas plus tard qu'aujourd'hui.

LOUISE, écoutant à droite.

Chut!

THOMASSIN.

Hein?

LOUISE.

Ce bruit à la porte de son cabinet qui donne sur la ruelle.

THOMASSIN.

Une clé qu'on met doucement dans la serrure.

LOUISE.

Chut!

ENSEMBLE.

AIR : Le voici.

Le voilà,
Pourquoi ce mystère?
Lui-même, je l'espère,
Nous l'expliquera.

LOUISE, avec émotion.

Adrien!

(La porte à gauche du public s'ouvre. Breteuil paraît.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRETEUIL, en grande toilette, gants blancs.

BRETEUIL, à part en entrant.

Enfin! (Il se jette sur un fauteuil.) Ah!

LOUISE, étonnée, bas à Thomassin.

Ah! quelle toilette!

THOMASSIN, de mauvaise humeur.

Morbleu!..

LOUISE, l'interrompant bas.

Paix donc! vous ne voyez pas son air agité, souffrant?.. Adrien...

THOMASSIN.

Monsieur Breteuil.

BRETEUIL.

Ah!.. Louise... et toi aussi, Thomassin. (A part.) Déjà! ne pouvoir même être seul! (Haut.) Vous paraissez surpris... mais j'avais oublié de vous prévenir hier... et je reviens de... de...

THOMASSIN ET LOUISE.

De?

BRETEUIL.

De la noce d'un de mes amis.

LOUISE.

C'est donc pour cela...

THOMASSIN.

Que vous vous êtes mis sur votre dix-huit.

BRETEUIL, à part.

Un mensonge, moi!..mais comment avouer?..

LOUISE.

Ah! dès qu'il ne s'agit que d'une noce...

THOMASSIN.

C'est bien!.. c'est très bien. (à part.) Ça doit faire venir des idées..

LOUISE.

Maintenant, il faudrait vous reposer un peu.

BRETEUIL, souriant avec amertume.

Du repos. (Avec une véhémence graduelle.) Au contraire, il faut que je m'exerce, que je travaille, que je m'occupe les bras et l'esprit... Oui, il le faut... j'en ai besoin... je... (Comme épuisé par son emportement.) Ah!

LOUISE.

Comme vous dites cela!

THOMASSIN, bas à Louise.

Oui... c'est drôle; pour un homme qui vient de s'égayer, il fait une mine...

BRETEUIL, à part.

Je m'emporte... ma raison s'égare!.. il est temps de prendre un parti.

LOUISE, d'un ton d'intérêt.

Adrien!

BRETEUIL, à lui-même sans l'écouter.

Oh! je le prendrai!

LOUISE.

Puisque vous tenez à vous occuper ce matin, si vous me donniez une leçon, hein? voulez-vous? (Un silence.) Eh bien?

THOMASSIN, à Breteuil qui ne répond pas.

Elle demande si vous voulez...

BRETEUIL, sortant de sa rêverie, avec précipitation.

Hein?.. quoi!.. Louise... avec plaisir... tout ce qui vous conviendra.

LOUISE.

Merci... merci... voici neuf heures... ma mère doit être éveillée... je cours voir si elle a besoin de moi... et ensuite... oh! je ne me ferai pas attendre. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

BRETEUIL, THOMASSIN.

BRETEUIL, à part.

Enfin, je vais pouvoir être à moi-même.

THOMASSIN.

Monsieur Breteuil.

BRETEUIL.

Plus tard, mon bon Thomassin.

THOMASSIN.

Pardon, bourgeois... c'est que ça presse.

BRETEUIL, avec distraction à part.

Si j'écrivais?..

THOMASSIN.

Une pratique nouvelle... un jeune élégant de la Chaussée-d'Antin qui veut se remeubler à neuf, dar... dar... si bien qu'en votre absence, j'y suis allé hier soir pour prendre sa commande, avec toutes les notes, les indications. (Présentant un papier.) Voilà.

BRETEUIL, distrait à part.

Oui... une lettre...

THOMASSIN.

Vous ne prenez pas?

(Il lui met le papier dans la main.)

BRETEUIL, prenant le papier sans y faire attention.

Si fait... si fait! (A part, en allant à la table.) Au moins mon sort se décidera.

THOMASSIN, à lui-même.

Enfin, il va s'y mettre... j'étais bien sûr... parce que mes conseils... Allons, moi aussi, à ma besogne.

(Pendant ce qui suit, il prend son costume de travail, met un tablier, va et vient, etc.)

BRETEUIL, écrivant.

« Madame,

« Vous m'avez prévenu hier que vous ne receviez pas ce matin, mais sans m'en dire la cause... Je la sais maintenant. Je suis allé cette nuit au bal de l'Opéra; je vous ai reconnue, suivie; j'ai été témoin des assiduités de votre riche et brillant cousin, et quand il vous a re-

»conduite à votre voiture, quand vous y êtes »montée, j'étais là; je l'ai entendu vous dire :— »A midi, chère, Emma, n'oubliez pas que je dé»jeune chez vous. » (S'interrompant.) Ah! ce souvenir!.. il fait encore bouillir mon sang, il fait trembler ma main!

THOMASSIN, qui s'est retourné au mouvement de Breteuil.

Là!.. qu'est-ce que je disais!.. déjà au travail.. dans ses calculs... dans ses chiffres.

BRETEUIL.

Allons... achevons... je le veux! (Sa main tremble.—Avec énergie.) Je le veux! (Continuant d'écrire, mais avec un effort visible.) « Il faut choi»sir entre nous deux, madame; moi aussi je se»rai chez vous à midi... Si c'est à l'homme obs»cur et sans fortune que vous fermez votre porte, »libre à vous; mais vous ne la lui fermerez pas »deux fois.»

THOMASSIN, qui le suivait des yeux.

Brrr... comme la plume file sur le papier!.. Ce que c'est que de savoir la géométrie.

BRETEUIL, à part.

Que vais-je faire?.. est-ce bien moi qui ai pu écrire cela?.. moi!.. à elle!.. et si dans sa colère... oh! n'importe, il faut que je sache... (Haut, avec fermeté.) Thomassin.

THOMASSIN.

Monsieur Breteuil?

BRETEUIL, se levant.

Écoute... tu vas porter sur-le-champ ce que je viens d'écrire.

THOMASSIN.

Chez votre fournisseur de bois.

BRETEUIL.

Ecoute donc... chez madame la comtesse de Salzdorff...

THOMASSIN.

Ah bah!... encore une pratique... et comtesse... faut que j'ôte mon tablier.

BRETEUIL.

Va... et recommande bien qu'on lui remette sur-le-champ...

THOMASSIN.

Je demanderai à lui remettre moi-même... (Lisant l'adresse.) Rue de Provence, n° 3; tiens, tiens, le même quartier que l'autre, celui dont je viens de vous donner la commande... A propos... ne la négligez pas, M. Breteuil.

BRETEUIL.

Va donc... Dépêche-toi...

THOMASSIN.

C'est qu'il doit venir voir vos dessins et choisir des échantillons à onze heures.

BRETEUIL, n'y tenant plus et le secouant par le bras.

T'en iras-tu à la fin!

THOMASSIN.

On part, bourgeois, on part... (A part.) Ah! mon Dieu!... C'est un salpêtre ce matin!... (Breteuil le regarde.) On est parti, bourgeois, on est parti.

SCÈNE V.

BRETEUIL, seul.

Voilà depuis cinq mois la première fois que j'ai eu de la décision et du courage. Oh!... c'est que penser qu'un autre lui parle d'amour, l'appelle sa chère Emma!.. Eh bien! j'en étais sûr... oui, depuis cette représentation à l'Opéra, où je le vis de loin entrer dans sa loge, où, je ne pouvais la suivre moi, car pour l'admirer dans ses parures du soir, il fallait aller me cacher au fond d'un parterre... Et lui!... lui! ce dandy, ce fat!... Il se penchait à son oreille... il lui effleurait presque le cou de ses lèvres... Et le lendemain quand je m'étonnai devant elle de cette familiarité. « C'est mon cousin, me dit-elle; je ne puis pas l'empêcher de me faire visite dans ma loge; c'est reçu dans le monde. » Le monde!.. Son monde à elle... Ah!.. voilà mon supplice, c'est d'avoir placé mes affections dans une sphère où je suis étranger, où je n'ai point d'accès, où je ne connais qu'elle, et ne puis rien voir, rien savoir que par elle seule. Et si elle me trompait!... Si ce n'était pas son cousin! Me tromper! Elle! Non, non, loin de moi ces soupçons indignes... Et pour cela, au travail... Allons mon habit d'ouvrier. (Il met une redingote, ôte sa cravatte et noue un foulard autour de son cou.) Ah! pourquoi l'ai-je quitté jamais?... Voyons cette commande. (Parcourant le papier que lui a remis Thomassin.) Eh mais!... c'est singulier! elle est toute conforme à un dessin de mon invention, que je n'ai pourtant exécuté qu'une fois, une seule, et pour elle!.. A qui ai-je donc affaire?.. (Lisant.) « M. de Maugeran, rue Saint-Georges. » (S'arrêtant.) De Maugeran.

SCÈNE VI.

BRETEUIL, LOUISE.

LOUISE, un carton de dessins à la main.

Me voilà!..

BRETEUIL.

C'est vous, Louise!...

LOUISE.

Sans doute, c'est moi!.. Cette demande!.. Et ce que vous m'avez promis?

BRETEUIL.

Moi!... Quoi donc!...

LOUISE, avec chagrin.

Il ne se le rappelle même plus!... Mais alors, monsieur, à quoi pensiez-vous donc, quand je vous ai demandé une leçon de dessin et que vous m'avez répondu: « Avec plaisir? » Si ça ne vous en fait pas plus que ça.

BRETEUIL.

Si fait, si fait, Louise... Voyons, je suis tout prêt. (A part, avec distraction.) Pourvu que Thomassin puisse lui remettre!..

LOUISE.

Eh bien!... Vous n'avez pas l'air de m'écouter.

BRETEUIL.

Mais si... Commençons... (A part.) Voudra-t-elle le recevoir?..

LOUISE.

Voilà le carton... Mais qu'avez-vous donc?

BRETEUIL, s'asseyant.

Rien, rien... Donnez. (Il prend le carton qu'elle lui présente.) Eh mais!.. Tant de dessins!..

LOUISE.

Ah!.. C'est que, depuis ma dernière leçon, j'ai beaucoup travaillé.

BRETEUIL.

Comment... Il y a donc bien long-temps ?

LOUISE.

Il y a (Appuyant.) trois semaines, monsieur.

BRETEUIL.

Trois semaines !.. Ah !.. C'est mal... très mal à moi.

LOUISE.

D'abord ces études... Voilà la première.

BRETEUIL.

Elle est bien, Louise... très bien... Mais vous vous trompez... C'est l'original...

LOUISE.

Pardon... C'est mon travail.

BRETEUIL.

Il n'est pas possible !

LOUISE.

Si fait!.. Le modèle... le voilà...

BRETEUIL.

C'est vrai... et maintenant, j'ai beau les regarder ensemble, je m'y tromperais encore...

LOUISE.

Oh ! merci !... merci !...

BRETEUIL.

Mais comment avez-vous pu faire aussi bien?

LOUISE.

Par l'espoir de vous l'entendre dire.

BRETEUIL.

Tant de progrès... Louise... Je ne suis plus le maître qu'il vous faut.

LOUISE.

Vous voudriez m'abandonner.

BRETEUIL.

Pour vous en choisir un meilleur...

LOUISE.

Et moi, je n'en veux pas d'autre... Un étranger, un indifférent, qui me glacerait d'effroi! non, non.

AIR : J'en guette un petit.

Vos leçons doublent mon courage.
Pour vous plaire, n'épargnant rien,
Je veux toujours retoucher mon ouvrage;
Et lorsqu'à vos regards, je vien
Le soumettre avec confiance,
Et qu'à vos côtés je me vois
Ainsi tout près, ensemble je reçois
Ma leçon et ma récompense.

Oh! dites, M. Adrien, dites, est-ce qu'on n'est pas bien ainsi ?

BRETEUIL.

Oui... oui, sans doute! (A part.) En effet, sa naïveté, sa grâce, font rentrer en moi un calme, un bien-être qui me rappellent le temps où cela suffisait à mon bonheur.

LOUISE.

Allons, monsieur... continuez à corriger votre écolière, si vous ne voulez pas qu'elle vous gronde... voici maintenant une esquisse d'imagination, et...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAUGERAN.

MAUGERAN, au fond, avant de paraître.

John.... prends garde de laisser refroidir Coquette...

LOUISE, se levant du tabouret.

Quelqu'un !..

BRETEUIL., se levant, à part :

Cette voix !.. Ah !.. je la reconnais... elle réveille toutes mes passions.....

LOUISE.

Mon dieu qu'il vient mal à propos !

MAUGERAN, entrant une cravache à la main.

On se perd dans ce labyrinthe de meubles... et personne ! — Ah ! si fait...

BRETEUIL.

Monsieur vient pour une commande?

MAUGERAN.

Oui, mon cher... M. de Maugeran, et je... (A part, avec étonnement.) Cette figure!... J'ai vu quelque part...

LOUISE, à Breteuil.

Il s'agit d'affaires... je vous laisse...

MAUGERAN, l'arrêtant.

Pourquoi donc ça, ma belle enfant... Votre présence n'empêchera rien, au contraire... moi, d'abord, je paie toujours plus cher quand la marchande est jolie.

BRETEUIL, avec impatience.

Eh ! monsieur...

MAUGERAN, à Louise.

Il est jaloux!... c'est votre mari ?

LOUISE.

Non monsieur...

MAUGERAN.

Votre amoureux?

LOUISE.

Oh ! mon dieu, non!

BRETEUIL.

Encore une fois, monsieur, il ne s'agit pas de cela... Je suis ici pour vendre, vous pour acheter... occupons-nous-en, s'il vous plaît

MAUGERAN, à part.

Diable!.. il ne badine pas. (Haut.) Eh bien !.. vous êtes-vous occupé de la note que j'ai remise à votre premier garçon?

BRETEUIL, à part.

Si je pouvais, en le faisant parler... (Haut.) Monsieur, la forme d'incrustations que vous décrivez là.....

MAUGERAN.

M'a séduit par son originalité... je n'en ai jamais vu qu'un seul modèle...

BRETEUIL.

Et il n'en existe qu'un seul.

MAUGERAN.

Une cassette à bijoux...

BRETEUIL.

Faite par moi...

MAUGERAN.

Pour la comtesse de Salzdorf?

BRETEUIL.

Oui, pour elle...

MAUGERAN.

Là !.. et quand je lui ai demandé l'adresse de son marchand, elle m'a répondu que c'était un cadeau...

LOUISE.

Ah ! cette jolie cassette, votre ouvrage favori, M. Adrien.

MAUGERAN.

Comment, mon cher, c'est vous qui avez fourni?.. alors, voilà qui m'explique pourquoi vos traits ne m'étaient pas inconnus... je vous aurai aperçu chez la comtesse.

BRETEUIL.

Monsieur y va souvent?

MAUGERAN.

Tous les jours... à peu près,

BRETEUIL, avec une expression de vive souffrance.

Ah !.. (Faisant effort sur lui-même.) Mais l'heure où on reçoit un ouvrier ne peut pas être celle des visites...

MAUGERAN, d'un ton avantageux.

Il n'y a pas d'heure pour moi.

BRETEUIL, avec plus d'angoisse encore.

Ah !.. puisque vous êtes... si bien... avec cette dame...ne pourriez-vous, pour aider ma mémoire... obtenir... qu'elle vous prête...

MAUGERAN.

Ah bien! oui !.. je l'en ai déja priée... parce que je me disais : sur cet échantillon-là, et du petit au grand...

BRETEUIL.

Eh bien !.. sa réponse?..

MAUGERAN.

Un refus...un refus obstiné, sous prétexte que ça lui venait de quelqu'un de très cher...

BRETEUIL, rapide transition à la joie.

Ah !.. elle a dit...

MAUGERAN.

Oui... et un pareil mensonge... c'est très mal... avec un cousin ?..

BRETEUIL, avec une joie plus grande encore.

Ah !.. Monsieur est son cousin...

MAUGERAN.

Sans doute; qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant?

BRETEUIL.

C'est que comme elle n'est pas française... veuve et sœur de deux officiers suisses...

MAUGERAN.

Ah ! ses gens vous l'ont dit?..

BRETEUIL, à part.

Ses gens !..

MAUGERAN.

Mais pendant l'émigration, une alliance entre nos familles.

BRETEUIL, à part.

Elle m'a dit vrai...

LOUISE.

Ce qui m'étonne, moi, c'est que voilà une dame qui était de nos pratiques, et pourtant, jamais, Adrien, vous ne m'avez donné son nom parmi ceux que j'inscris sur nos livres...

BRETEUIL.

Oubli... distraction.

MAUGERAN, à Breteuil.

Après ça, si vous aviez absolument besoin de revoir votre modèle, je puis vous mener ce matin chez ma cousine avec moi...

BRETEUIL.

Avec vous... non, non... je réfléchis que je pourrai m'en passer, au moyen d'une esquisse... l'affaire d'un instant. (A part.) un pareil fat !.. ah je respire !.. il n'est pas dangereux. (Il prend un crayon et fait une esquisse, sans écouter tout ce qui suit.)

MAUGERAN.

Ah ! mais c'est étonnant... plus je vous regarde et plus je serais tenté de croire... (A lui-même.) Et cependant... non, au fait... car, j'oubliais, l'autre avait la croix, et je me rappelle aussi que lorsque j'ai demandé à ma cousine quel était son visiteur matinal, elle m'a nommé un M. de Breuil... du Reuil.

LOUISE, qui suit des yeux le travail de Breteuil.

Ah ! comme c'est devenu joli tout de suite !

BRETEUIL, allant à Maugeran.

Tenez, Monsieur... voici à peu près.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, THOMASSIN.

THOMASSIN.

Ouf !.. me voilà, M. Breteuil.

MAUGERAN.

Hein !

THOMASSIN, à Maugeran.

Ah Monsieur !.. votre très humble. (A Breteuil.) Je venais vous dire, M. Breteuil...

MAUGERAN, avec surprise.

Breteuil !

THOMASSIN.

Que Mme la Comtesse...

MAUGERAN et LOUISE.

La Comtesse !

BRETEUIL, vivement.

Bien... bien, Thomassin... plus tard.

LOUISE, à part.

Des Comtesses partout !..qu'est ce que ça veut dire !

BRETEUIL, à Maugeran.

Avez-vous examiné ?

MAUGERAN, préoccupé.

Oui... oui... très bien, très bien... juste ce que je veux. (A part.) C'est bien cela... Breteuil !.. c'est ce nom... une pareille énigme !.. si étrange, si inconcevable... ah !.. j'en saurai le mot... Allons chez ma cousine. (Haut.) Sans adieu, nous nous reverrons...

BRETEUIL.

Monsieur.

THOMASSIN.

Monsieur s'est-il décidé ?.. faut-il qu'on exécute?..

MAUGERAN.

Tout ce qu'on voudra... je m'en rapporte à vous... midi bientôt.

BRETEUIL, à lui-même avec ironie.

Ah !.. oui... midi !

DE MAUGERAN, qui le remarque, à part.

Il y a dans son sourire !..

LOUISE.

AIR : Va, mon garçon, il faut te divertir. (FILLEUR L'AVARE. 1er ACTE.)

Venez Monsieur, je vais vous reconduire.
Ne perdons pas un seul instant.
(A part.)
Mais pourquoi donc ce regard, ce sourire,
Et cet air presque menaçant?

MAUGERAN.

Très volontiers, d'ici je me retire.

(A part.)
Ne perdons pas un seul instant.
Songeons qu'avant tout je désire
Connaître enfin ce mystère étonnant.

LOUISE.

Vite, Monsieur, le temps me presse.

MAUGERAN.

Bien, mon enfant, je suis vos pas,
(A part.)
Lui! mon rival!.. l'amant de la Comtesse,..
Ah! ah! fi donc!.. cela ne se peut pas!

ENSEMBLE.

LOUISE, MAUGERAN.

Venez, Monsieur, etc. Très volontiers, etc.

THOMASSIN.

Il part enfin, et puisqu'il se retire,
Je pourrai parler à présent.
Mais pourquoi donc ce regard, ce sourire,
Et cet air presque menaçant?

(Louise et Maugeran s'éloignent. — Arrivé au fond, Maugeran se retourne, et lance encore un regard à Breteuil; Louise paraît le presser de sortir... Il sort, elle le suit.)

SCÈNE IX.

BRETEUIL, THOMASSIN.

BRETEUIL.

Eh bien! ma lettre... tu l'as remise?

THOMASSIN.

Oui.

BRETEUIL.

Et l'on t'a dit?..

THOMASSIN.

Rien.

BRETEUIL.

Rien?

THOMASSIN.

Non, rien d'abord... mais après l'avoir lue, Mme la comtesse... il faut que vous lui ayez écrit des choses...

BRETEUIL.

Achève donc...

THOMASSIN.

Ça lui a fait comme un coup de maillet... pan!.. elle a pâli, il lui a pris une espèce d'éblouissement... j'ai vu le moment où elle allait... s'en aller... (Il fait le geste de s'évanouir.)

BRETEUIL.

Ciel!

THOMASSIN.

Je l'ai soutenue... je voulais appeler au secours! parce que moi, une grande dame, une comtesse, je ne sais pas trop comment on fait revenir ça... je n'aurais jamais osé... (Il fait le geste de frapper dans la main.) Ah! Dieu, des petites mains si délicates... car je ne sais pas où ces gens-là trouvent des mains pareilles.

(Il regarde les siennes.)

BRETEUIL, avec impatience.

Enfin?...

THOMASSIN.

Enfin, enfin, elle va venir.

BRETEUIL.

Venir?

THOMASSIN.

Oui, elle a voulu écrire d'abord... mais sa main tremblait si fort!.. non, s'est-elle écriée... j'irai moi-même.

BRETEUIL.

Emma!.. venir chez moi!..

THOMASSIN.

Pourquoi donc pas?.. On peut recevoir ici; le mobilier est présentable. Ce ne sont pas les fauteuils qui manquent; il y en a jusque sur les escaliers.

BRETEUIL.

Et... tu es bien certain?..

THOMASSIN.

Très certain... (Avec malice.) Dites donc, bourgeois... est-ce que ce sera la première fois?

BRETEUIL.

Que veux-tu dire? Oserais-tu supposer?

THOMASSIN.

Supposer!... Allons donc... après ce que j'ai vu!.. En voilà une de conquête... merci.

BRETEUIL.

Encore une fois...

THOMASSIN.

Bon, bon, suffit. (Il va travailler au fond.)

BRETEUIL, à part.

Elle viendrait chez moi!..

THOMASSIN.

Parbleu!

(Breteuil le regarde; il feint de s'occuper, et chante à mi-voix.)

C'est l'amour, l'amour, qui fait le monde...

Dites donc, monsieur Adrien, une comtesse!.. Quel honneur pour l'ébénisterie, quand on va savoir!..

BRETEUIL.

Savoir!.. Malheureux! si tu osais.

THOMASSIN.

Bah! fallait donc dire... Si c'est du sérieux, merci.

BRETEUIL.

Silence!.. Encore une fois, tu te trompes... Mme la comtesse de Salzdorf a pour moi de... l'estime.

THOMASSIN, à lui-même.

Oui, de l'estime... Connu, l'estime.

BRETEUIL.

Et moi...

THOMASSIN.

Vous... vous en avez aussi. (S'animant.) Et c'est à moi, Jacques-Philipotot Thomassin, que vous dites ça!.. Et je croirai que vous passez vos jours et vos nuits à vous promener sous ses fenêtres... au mois de décembre... par estime!.. vous, monsieur Adrien!.. Allons donc... D'ailleurs, on s'y connaît... Elle va venir... et je verrai bien.

BRETEUIL, vivement.

Tu verras qu'elle est digne de tous tes respects, et que si je l'aime... (Il s'arrête.)

THOMASSIN.

Ah! vous en convenez donc!.. à la bonne heure!..

BRETEUIL.

Oui, je l'aime!.. oui, mais de l'amour le plus pur... Depuis cinq mois, je ne vis et ne respire que pour elle.

THOMASSIN.

Cinq mois... C'est bien cela... J'en étais sûr: le mois de juillet... la révolution... ces quatre jours que vous n'avez pas reparu ici... que nous vous avons tous cru tué... que nous vous cher-

chions partout... M[lle] Louise... sa mère... tous les ouvriers?..

BRETEUIL.

J'étais près d'elle... ou, plutôt, près de son frère... capitaine dans un des régiments suisses.

THOMASSIN.

Suisses!.. Ainsi, c'est une... vous aimeriez une... Ah! monsieur Breteuil, ah! monsieur Breteuil... un Français!

BRETEUIL.

Tais-toi!.. Blessé vers la fin du second jour, le capitaine allait périr, lorsque je parvins à l'arracher des mains de quelques hommes exaspérés qui allaient venger sur lui la mort de leurs amis. Je lui donnai les premiers secours, et, la nuit étant venue, je le pris sur mes épaules et je le transportai jusque chez sa sœur. On avait annoncé à la comtesse que le capitaine était au nombre des victimes; elle le croyait mort. Aussi chercherais-je en vain à te dire sa joie, ses transports, en revoyant un frère chéri, blessé, il est vrai, mais vivant encore, grâce à moi... Je voulus partir... mais la comtesse, qui redoutait une nouvelle attaque, et tremblait qu'on ne découvrît la retraite de son frère... la comtesse, les mains jointes... des larmes dans les yeux, me supplia de rester, de protéger, par ma présence, celui que j'avais si généreusement sauvé, disait-elle. J'aurais vainement voulu lui résister... il y avait dans sa voix... dans son regard!.. Je restai, et, tant que le blessé fut en danger... je veillai à son chevet, auprès d'elle... qui m'accablait des témoignages de sa reconnaissance.

THOMASSIN.

Je crois bien.

BRETEUIL.

Le danger cessa enfin, et je les quittai, mais pour les revoir chaque jour... jusqu'à l'entière guérison du capitaine... Mais alors... son régiment ayant été licencié, M. Ulric quitta Paris et la France, pour aller prendre du service en Suède...

THOMASSIN.

Et la sœur est restée, vu que, si vous en teniez pour elle... la belle comtesse, de son côté... Eh bien! c'est beau de sa part... parce que... une grande dame comme elle aimer un simple ébéniste! (Mouvement de Breteuil.) Hein?.. Ah! oui, c'est juste... le secret... Elle ignore... vous lui avez caché...

BRETEUIL, avec véhémence.

Qui, moi... lui cacher mon nom... la tromper!.. Y penses-tu?

THOMASSIN.

Non, non...

BRETEUIL.

Me supposer capable d'une pareille lâcheté... Toi, toi!..

THOMASSIN.

Eh! non...

BRETEUIL, s'animant.

Oh! non, elle sait qui je suis... je le lui ai dit dès le premier jour. Et pourquoi pas?... Mon nom est celui d'un honnête homme... celui de mon père, qui sut le faire respecter et dont chacun dans le quartier ne parle aujourd'hui encore qu'avec vénération.

THOMASSIN.

C'est vrai... monsieur Breteuil!..

BRETEUIL.

Et ce nom, mon bien le plus précieux... mon orgueil... je le cacherais!... Oh! jamais... j'en suis trop fier!..

THOMASSIN.

Et vous avez bien raison. (A Breteuil.) Ah! ça! mais ce billet... cette lettre que je viens de porter? et votre absence de cette nuit?... Car la noce... j'ai peu donné dedans la noce.

BRETEUIL.

J'étais à l'Opéra, au bal! oui... au bal de l'Opéra, où m'avait conduit...

THOMASSIN.

La comtesse? bravo.

BRETEUIL, avec impatience.

Où m'avait conduit la jalousie... la rage... Je voulais savoir si l'on ne me trompe pas... si un autre...

THOMASSIN.

Aie! aie! bien!.. compris!... Après ça... au fait, ça s'est vu... et puis un amour de comtesse et d'ébén... (Mouvement de Breteuil.) Je ne sais pas... mais ça a quelque chose de... pas bien assorti... c'est de la marqueterie... ça ne peut pas tenir... où ça vous mènerait-il?

BRETEUIL.

Que sais-je?

THOMASSIN.

Que comptez-vous faire?

BRETEUIL.

Je ne sais, te dis-je... Et quand je pense à cela... le chagrin... le découragement s'emparent de moi... je forme mille projets... mille résolutions insensées! quelquefois, et c'est à celle-là que je m'arrêterai, vois-tu? il me prend l'idée d'accepter le grade qu'on m'a proposé... car au moins... loin d'elle... sur un champ de bataille... les dangers, les distractions, et enfin si ça ne suffit pas... la ressource de me faire tuer...

THOMASSIN.

Est-il possible!... vous, monsieur Breteuil, quitter ce magasin pour une épaulette?.. vous, un des premiers ébénistes de Paris... renoncer à votre état pour devenir un militaire comme il y en a tant!... Et puis, d'ailleurs, M[me] Tessier et sa fille... que deviendraient-elles? vous n'y pensez pas?

BRETEUIL.

Si fait, j'y ai songé; et d'abord je voudrais trouver à Louise un mari à qui je céderais ma part... à qui je la donnerais même, si j'étais sûr qu'il rendît Louise heureuse. Fais-la parler, tâche de savoir si elle a une inclination.

THOMASSIN.

Ah! pardi... c'est tout su.

BRETEUIL.

Comment?

THOMASSIN.

Une inclination, à son âge... ça ne manque jamais. (A part.) Pauvre fille, et moi qui croyais pouvoir lui annoncer...

BRETEUIL.

Ainsi tu penses que Louise?..

THOMASSIN, soupirant.

Ah! mon Dieu, oui.

BRETEUIL, vivement.

Et qui donc?

THOMASSIN.

Qui? qui? mais non... ça n'est pas mon se-

cret... et je n'ai pas le droit... c'est quelqu'un qui ne le mérite guère... un ingrat.

BRETEUIL.

Bah ! il serait possible ?

THOMASSIN.

Tiens... pourquoi pas ?... les ingrats, c'est si rare, n'est-ce pas ?

BRETEUIL.

Eh bien ! tu iras le trouver, tu lui diras de ma part, qu'il a tort... que Louise est la bonté, la douceur même...

THOMASSIN.

Oh ! oui.

BRETEUIL.

Qu'il ne trouvera jamais une meilleure femme... qu'elle l'aime... et que pour refuser un pareil trésor... il faut qu'il soit aveugle...

THOMASSIN.

C'est bien vrai.

BRETEUIL.

Qu'il n'ait pas le sens commun.

THOMASSIN.

C'est encore mon avis.

BRETEUIL.

Qu'il soit fou enfin !

THOMASSIN.

Fou !... voilà... j'allais le dire... c'est singulier comme nous nous rencontrons. Eh bien ! M. Breteuil, et de peur de l'oublier, je vas lui répéter ça tout de suite, et je ne me gênerai pas... je lui dirai, M. Breteuil...

LOUISE, en dehors.

Oui, madame, oui... je vais voir.

THOMASSIN, s'arrêtant.

Hein ?.. mademoiselle Louise !.. qu'est-ce que j'allais faire ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, accourant à Breteuil.

M. Adrien... c'est une dame...

BRETEUIL.

Une dame !

LOUISE.

Oui, une dame qui désire voir des modèles de meubles.

BRETEUIL.

Emma, peut-être?

LOUISE.

Hein ?

MAUGERAN, en dehors.

C'est bien... c'est bien... ne le dérangez pas, je vais le trouver.

THOMASSIN.

Bon... voilà l'autre.

BRETEUIL, avec impatience.

Maugeran ! que me veut-il encore ? (A Thomassin.) Reçois-le... surtout de la prudence.

THOMASSIN.

Je comprends... il ne faut pas qu'il se doute...

LOUISE.

Eh bien ! cette dame ?

BRETEUIL.

J'y vais... j'y vais. (Il sort. Louise le suit.)

SCÈNE XI.

THOMASSIN, MAUGERAN.

MAUGERAN.

Votre maître, mon garçon.. où est-il ? je veux lui parler.

THOMASSIN.

Impossible... il est en affaires pour le moment... si monsieur veut se donner la peine de revenir...

MAUGERAN.

Du tout... je l'attends ici... prévenez-le.

THOMASSIN.

Oui... monsieur... c'est que... monsieur attendra peut-être long-temps... et si monsieur avait quelque visite.

MAUGERAN.

Eh ! non... allez donc, mon cher.

(Thomassin sort. Maugeran jette un coup-d'œil sur l'appartement où est allé Breteuil, pendant que Thomassin en ouvre la porte ; celui-ci s'est aperçu du mouvement de Maugeran, et a refermé vivement la porte.)

SCÈNE XII.

MAUGERAN, seul.

J'en étais sûr... c'était bien elle... Oui, c'est la comtesse que j'avais vue entrer ici... voilà donc le mystère qu'on me cachait... voilà le secret de ses démarches auprès de notre oncle. Ce sauveur de son frère dont elle parlait dans ses lettres... ce M. *de* Breteuil, enfin... un des plus nobles noms de France, rien que cela... Ah ! belle cousine,.. mais vous ignorez que notre oncle s'est adressé à moi pour obtenir des renseignemens sur votre mystérieux chevalier... et j'en ai maintenant. Ah ! vous le vouliez faire passer pour homme de qualité aux yeux de notre famille... vous sentiez donc toute l'inconvenance d'un pareil choix... Et pourtant que faire? c'est une passion... un amour romanesque...

AIR de Julie.

Je connais ma chère cousine;
Digne allemande, elle suit à grands pas
Le sentiment qui la domine,
Et son cœur ne plaisante pas.
Pour moi, je crains les coups de sympathies ;
C'est, par un contraste fâcheux,
Lorsqu'on prend tout au sérieux,
Que l'on fait le plus de folies.

Ah ! ah ! ah ! ce que c'est que les temps de révolution... où allons-nous, bon Dieu ! moi qui attendais la fin du veuvage pour me déclarer... et qui depuis la lettre de mon oncle, craignais d'avoir pour rival... quelque prince incognito !.. et c'est... ah ! ah ! (Allant à la porte.) Mais il ne revient pas... que peuvent-ils se dire ?.. Enfin patience, tout s'éclaircira et j'aurai mon tour.

(Il prend les dessins et les examine.)

SCÈNE

Le Même, BRETEUIL.

BRETEUIL. Il entre pensif, s'arrête sur le seuil de la porte et regarde dans l'intérieur.

Ah ! j'avais tort... j'avais tort... elle m'aime... j'en suis sûr maintenant... moi, son époux... l'époux d'Emma ! car elle me l'a dit : Espérez, mon ami.. espérez... j'ai écrit à ma famille, en Suisse... et les réponses que je reçois me prouvent que les esprits sont préparés aux idées que je voulais faire naître... votre présence fera le reste. (Réfléchissant.) Aux idées... je cherche en vain à comprendre.

MAUGERAN.

Ah !.. le voilà enfin... rêveur... absorbé. Je crois pardieu que notre ébéniste prend aussi la chose au sérieux comme ma cousine !.. Ah ! ah ! la plaisanterie serait excellente... et j'en rirais de bon cœur, si... si je n'étais d'une colère !.. mais nous verrons ! assurons-nous d'abord... (A Breteuil.) M. Breteuil. (Breteuil ne répond pas. Il va lui frapper sur l'épaule.) Monsieur.

BRETEUIL, tressaillant.

Monsieur ?

MAUGERAN.

Vous oubliez que je vous attends... mais avant tout, voudriez-vous me rendre un service.

BRETEUIL.

Un service?

MAUGERAN.

Vous savez que je suis parent de madame la comtesse de Salzdorf?

BRETEUIL.

Oui, vous me l'avez dit.

MAUGERAN.

Mais ce que vous ne pouvez pas savoir, c'est que... j'ai des vues sur elle.

BRETEUIL.

Ah !

MAUGERAN.

Oui... j'ai quelque fortune, de la naissance... sans cela, vous pensez bien que je n'aurais pas la folle présomption d'espérer... mais tout le monde n'a pas mes scrupules et ce sentiment des convenances que donnent l'éducation, l'habitude de la société... et j'ai idée qu'il est quelqu'un... certes, c'est bien la chose la plus incroyable... mais enfin... je suis presque certain d'avoir un rival.

BRETEUIL.

Ah ! vous avez un rival !

MAUGERAN.

Oui, un rival qu'on reçoit en secret... un rival qui se cache... et il fait bien... car si je le rencontre jamais...

BRETEUIL.

Et que feriez-vous ?

MAUGERAN.

Ce que je ferais?.. je... (Riant.) Ah ! ah ! mais non... car si c'est celui que je soupçonne... dites-moi, vous avez été plusieurs fois chez la comtesse... et en général, ces dames ne se défient guère de... parce que... vous concevez... les fournisseurs, les marchands...

BRETEUIL.

C'est sans conséquence.

MAUGERAN.

Oui.

BRETEUIL, à part.

L'insolent.

MAUGERAN.

N'avez-vous jamais aperçu... remarqué un homme... (Il le toise.) de votre taille... de votre âge à peu près.

BRETEUIL, à part.

Que signifie ?.. se douterait-il ?

MAUGERAN.

Hein ?

BRETEUIL.

Vous tenez donc bien à connaître...

MAUGERAN.

Beaucoup... et cependant, je le répète, si j'ai deviné juste, si c'est l'homme que je soupçonne... il n'est pas dangereux...

BRETEUIL.

Vous croyez?

MAUGERAN.

Oui, la comtesse a la tête vive, le cœur impressionnable ; elle a pu se laisser entraîner un instant... Mais dès que j'aurai pu lui démontrer combien l'objet de ce caprice passager... car ce n'est qu'un caprice, voyez-vous... dont elle rougirait si elle savait que j'ai le moindre doute !.. et quand elle verra combien cette passion est indigne d'elle...

BRETEUIL, vivement.

Et qu'en savez-vous ?

MAUGERAN.

Je le suppose.

BRETEUIL.

Vous avez tort, (Maugeran le regarde; il continue d'un ton plus calme.) peut-être. (A part, avec colère.) Oh ! Emma ! Emma !

MAUGERAN.

Eh ! bien ! c'est ce que je saurai dès que j'aurai pu parler à cet homme, et lui demander... quel est son espoir...

BRETEUIL.

Et s'il refuse de répondre.

MAUGERAN.

Je lui ferai voir quelle distance le sépare de la comtesse... je lui (Appuyant.) défendrai de reparaître devant elle.

BRETEUIL.

Ah ! oui?

MAUGERAN.

De lui parler.

BRETEUIL.

Oui ?

MAUGERAN.

D'oser lever les yeux sur elle...

BRETEUIL.

Vous lui défendrez tout cela...

MAUGERAN.

Tout cela.

BRETEUIL.

Et s'il refuse d'obéir ?

MAUGERAN.

S'il refuse !.. je le menacerai de le traiter comme il le mérite.

BRETEUIL, s'approchant de lui.

Et s'il vous en défie.

MAUGERAN.

Alors... je ne le menacerai plus... Mais je... (Il lève sa cravache.)

BRETEUIL, la lui arrachant.

Insolent!... (Il va le frapper à son tour, mais il s'arrête, regarde la porte de droite et laisse tomber la cravache.) Remerciez la comtesse, monsieur... car si vous n'étiez pas son parent!... Mais je vois que vous savez tout.

MAUGERAN.

Oui... et je vous ai dit ce que je pense... Réfléchissez...

BRETEUIL, l'arrêtant.

Un instant, monsieur... Je ne vous ai encore rien dit de ce que j'ai à vous dire, moi. (Baissant la voix mais avec force.) M. de Maugeran, vous êtes un fat!... (Mouvement de Maugeran.) Oui, un fat, un insolent que je hais... que j'aurais déjà dû écraser pour tous ses mépris, pour toutes les paroles insultantes qu'il m'a jetées à la face, ici, chez moi.

MAUGERAN.

Allons donc!

BRETEUIL.

Mais si je ne l'ai pas fait, c'est que je lui crois du moins assez de cœur pour m'en rendre raison.

MAUGERAN, le regardant.

Ah! bah!... Moi... Et comment?... Un duel à coup de... (Il montre le poing.)

BRETEUIL.

Au pistolet, monsieur... à l'épée... à l'arme que vous voudrez!

MAUGERAN.

Du tout... J'ai trop de conscience pour cela... Je vous tuerais.

BRETEUIL.

Ah! rassurez-vous, monsieur, avant d'être ouvrier... j'ai été soldat.

MAUGERAN.

Ah!

BRETEUIL.

Et si cela ne vous suffit pas encore pour m'admettre (ironiquement.) à l'honneur de me mesurer avec vous... voici, je crois, un titre de plus. (Il lui montre son ruban.)

MAUGERAN, étonné.

Ah! c'est différent... Ainsi, ce ruban?..

BRETEUIL.

Je l'ai payé de mon sang.

MAUGERAN.

Ah!.. Votre heure?

BRETEUIL, avec joie.

Vous consentez donc? Oh! merci...

MAUGERAN.

Votre heure!

BRETEUIL.

Sur-le-champ... oui... J'ai déjà attendu trop long-temps...

MAUGERAN.

Eh bien! hâtons-nous donc.

BRETEUIL.

Tenez, au fond de cette cour... Un brave homme, mon propriétaire, ancien militaire aussi... lui et son fils pour témoins... Là, tout près, derrière l'avenue de Reuilly... Le temps de nous procurer des armes.

MAUGERAN.

Je m'en charge. (Fausse sortie.) Et pourtant si vous me juriez de renoncer...

BRETEUIL.

Allons donc!... (Geste de colère de Maugeran.)

LOUISE, au-dehors.

Monsieur Adrien.

BRETEUIL.

On vient... Monsieur, pas un mot... Allez, je vous rejoindrai.

MAUGERAN.

C'est bien. (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

BRETEUIL, LOUISE.

LOUISE.

Monsieur... (Breteuil ferme vivement la porte.) Ah! vous n'étiez pas seul?

BRETEUIL, très agité.

Si fait...

LOUISE.

Il me semblait... Mon Dieu... Qu'avez-vous donc?

BRETEUIL.

Rien... Mais vous m'appeliez... Que désiriez-vous?

LOUISE.

Je venais... vous dire... Parce que.... Cette dame demande.

BRETEUIL.

Quoi? elle est donc toujours là.

LOUISE.

Oui...

BRETEUIL, à part.

Je comprends; elle n'aura pas voulu s'éloigner sans voir partir... (Haut.) Eh bien! cette dame...

LOUISE.

Ah! Dieu... si vous voyez... c'est un bouleversement dans le magasin... il a fallu qu'elle examinât toutes les étoffes, et maintenant, elle prétend qu'il n'y en a pas de la nuance du n° 3... J'ai eu beau lui en montrer, elle ne veut pas me croire, et si vous ne venez vous-même...

BRETEUIL.

Moi... impossible en ce moment... on m'attend... je ne puis... d'ailleurs, je ne me rappelle pas...

LOUISE.

Mais.

BRETEUIL, avec impatience.

Il faut que je sorte, vous dis-je; voyez Thomassin... (Appelant.) Thomassin!.. (Plus fort avec colère.) Thomassin!

THOMASSIN, accourant.

Voilà... voilà... Seigneur Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc?

BRETEUIL.

C'est Louise qui désire savoir... Tu lui expliqueras...

THOMASSIN.

Quoi?..

BRETEUIL.

Louise te le dira. (Il sort par la porte à gauche.)

THOMASSIN, le suivant.

Permettez... (La porte se referme avec force, Thomassin recule.)

SCÈNE XV.

THOMASSIN, LOUISE.

LOUISE.

Ciel!.. vous n'êtes pas blessé?

THOMASSIN, se tâtant le front et le nez.

Non, je ne crois pas... Mais en vérité, il a des momens, à présent... On ne peut plus l'approcher... Enfin... dites-moi toujours...

LOUISE.

Mais non, c'est vous qui devez m'expliquer...

THOMASSIN.

Oui... quand vous m'aurez dit... A-t-on jamais vu fermer une porte... Si toutes les grandes passions font cet effet-là...

LOUISE.

Vous dites?

THOMASSIN.

Je dis... je dis que tout ça finira très mal.

LOUISE.

Mon Dieu... quoi donc? Oh! parlez... monsieur Adrien... vous craignez quelque malheur pour lui?... Et vous me le cachez, à moi, qui l'aime tant!

THOMASSIN.

Eh bien! justement... vous avez tort... c'est ce qu'il ne faut pas... et même si vous étiez raisonnable, vous l'oublieriez.

LOUISE.

L'oublier... Pourquoi donc?

THOMASSIN.

Ah! pourquoi? parce que... avec votre caractère... quand vous sauriez... d'autant plus que c'est mal à lui... mais je le lui ai dit... ah! je ne le lui ai pas caché... c'est comme elle.

(Mouvement de Louise.)

LOUISE.

Elle!... qui?

THOMASSIN.

Enfin, je ne peux pas vous en dire davantage.

LOUISE.

Ah! c'est inutile maintenant... j'en sais assez.

THOMASSIN.

Comment?

LOUISE.

Je vous ai compris. Oui, M. Adrien... (Pleurant.) en aime une autre.

THOMASSIN, à part.

Oh! quelle pénétration!

LOUISE.

Mais qui donc?

THOMASSIN.

Qui? Ah! par exemple, voilà ce que je ne... (Il entend du bruit et s'arrête.) Chut! écoutez, j'entends quelqu'un à la boutique... (Il va regarder.) Ah! c'est cette belle dame, cette comtesse qui a taut d'empire sur M. Adrien.

(Il ferme la porte.)

LOUISE

Comment, cette dame?...

THOMASSIN.

Certainement, puisque... (Se reprenant.) C'est-à-dire...

LOUISE.

Ah! quel bonheur... elle pourra me protéger.

THOMASSIN.

Plait-il?

LOUISE.

Oui... elle paraît si bonne... et tout à l'heure... pendant que nous étions seules, elle m'a beaucoup parlé de M. Adrien, de ses travaux, de ses talens, et je ne sais pas comment cela s'est fait... mais j'ai fini par lui dire...

THOMASSIN,

Vous lui avez dit?..

LOUISE.

Mon amitié pour Adrien, ses bontés pour moi, et mon chagrin... je lui ai tout avoué... (Mouvement de Thomassin.) J'ai bien fait, n'est-ce pas?

THOMASSIN.

Ah! oui.. fameuse idée!.. comme c'est adroit!..

LOUISE.

Elle a paru très touchée... aussi je cours la supplier...

THOMASSIN, l'arrêtant.

Du tout, gardez-vous-en bien...

LOUISE.

Pourquoi donc?

THOMASSIN.

Pourquoi?.. Eh bien!... parce que c'est elle...

LOUISE.

Elle?

THOMASSIN.

Eh oui!... celle qu'il aime.

LOUISE.

Ah! (On entend un coup de pistolet.)

THOMASSIN.

Hein... (Il court regarder à la fenêtre.) Ah! que vois-je? là-bas... M. Breteuil et l'autre... un duel!

LOUISE.

Ciel... (Elle veut s'élancer.) Adrien!

THOMASSIN.

Demeurez... je vais...

LOUISE, retirant sa main.

Ah! laissez-moi... laissez-moi donc! (Second coup de pistolet.) Mon Dieu! (Thomassin se précipite dehors.)

SCÈNE XVI.

LOUISE, seule s'appuyant sur le fauteuil

Adrien!... un duel... pour elle, sans doute... mon Dieu!.. mes forces... frappé... mort, peut-être... Ah!.. je veux... (Elle va vers la porte et s'arrête devant la fenêtre.) Non... le voilà... les voilà, tous deux... Ah! je vous remercie, mon Dieu!.. (Tressaillant.) Mais Adrien s'arrête... on l'entoure... il s'appuie... Ah! blessé, peut-être...

SCÈNE XVII.

LA MÊME, BRETEUIL, MAUGERAN, THOMASSIN.

MAUGERAN, à Breteuil qui le précède.

Permettez, du moins...

BRETEUIL.

C'est inutile...

THOMASSIN, regardant à droite.

Allons bon... voici tous les voisins...

BRETEUIL.

Ah!.. qu'ils n'entrent pas... Louise... allez...

rassurez-les... Dites-leur que je les remercie... allez.

LOUISE.

Oui... oui. (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, hors Louise.

BRETEUIL, à Thomassin qui veut le faire asseoir.

Inutile, te dis-je, je me sens tout-à-fait remis... j'en ai vu bien d'autres!.. et je ne conçois pas vraiment cette défaillance... mais l'effroi, les cris de Thomassin qui me croyait déjà mort...

THOMASSIN.

Dam, on n'est pas maître de ça... Au reste, Monsieur a de la chance, vous qui tirez si bien d'ordinaire... précisément aujourd'hui qu'il s'agissait de viser juste... pan!.. vous envoyez votre balle dans le mur, à vingt pas de Monsieur. (A Maugeran.) Est-ce malheureux, hein? est-ce malheureux?..

MAUGERAN.

Merci.

THOMASSIN.

Oh! pardon... ce n'est pas que je regrette... mais c'est bien malheureux!.. je n'en reviens pas.

MAUGERAN, à Breteuil.

Et moi... je comprends.

BRETEUIL.

Quoi donc?

MAUGERAN.

Oui, si vous n'aviez pas volontairement détourné...

BRETEUIL, l'interrompant

Je n'avais plus rien à craindre, et...

MAUGERAN, l'interrompant à son tour.

Et... d'après ce qu'on vient de dire... vous étiez sûr de votre coup.

THOMASSIN.

Ah!.. c'est donc ça... aussi je disais... il l'aurait fait exprès...

BRETEUIL.

Thomassin.

MAUGERAN.

Ah!.. c'est la vérité... et cela me prouve que j'ai eu un double tort... celui de m'exposer à tuer un galant homme.

THOMASSIN.

Oh! ça... (Breteuil le regarde, il se tait.)

MAUGERAN.

Ce qui m'aurait causé beaucoup de peine... ou à me faire tuer moi-même, ce qui ne m'eût pas moins contrarié.

THOMASSIN.

Ah! oui... un galant homme... vous pouvez le dire... le plus honnête... le plus...

BRETEUIL.

Encore!..

MAUGERAN.

Oh! laissez-le dire... Oui, mon garçon, oui... je suis tout-à-fait de votre avis... je n'ai guère coutume de faire chorus avec les gens qui portent votre uniforme... Mais vous autres ouvriers du faubourg Saint-Antoine... vous êtes habitués à faire des révolutions, (D'un ton de badinage.) et vous venez d'en faire une en moi.

THOMASSIN, à part.

Il n'y a pas de mal; le fait est qu'il a déjà l'air meilleur enfant.

MAUGERAN.

Maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire... et puisqu'heureusement j'ai le moyen de m'acquitter envers vous.

BRETEUIL.

Envers moi?

MAUGERAN.

Oubliez-vous ce qui vient de se passer?.. Monsieur Breteuil, ma cousine a écrit à sa famille une lettre où elle parle de vous... dans un but...

BRETEUIL.

Je le sais, elle me l'a dit.

MAUGERAN.

Oui... mais ce qu'elle n'a pu vous dire, car elle l'ignore elle-même... c'est que mon oncle m'avait écrit de son côté... Mais enfin, ma cousine est libre, et dès qu'il m'est bien prouvé que je n'ai aucune chance, mon devoir est de renoncer à elle. Quant à ses vues sur vous... après votre noble conduite, le moins que je puisse faire, c'est de ne point vous être défavorable et de ne pas démentir la comtesse.

BRETEUIL.

La démentir?

MAUGERAN, d'un ton léger.

Au surplus... je ne suis pas obligé d'écrire la vérité à mon cher oncle.

BRETEUIL.

La vérité!.. que voulez-vous dire?

MAUGERAN.

Vous devez le savoir... les lettres de ma cousine...

BRETEUIL.

Eh! monsieur... je ne sais rien.

MAUGERAN.

Bah!.. C'est possible, après tout... Mais vous devez comprendre... que dans l'intérêt même de ses projets... pour applanir les obstacles qu'elle prévoyait... ma cousine a dû... user de précautions... de ménagemens... d'adresse même.

BRETEUIL.

D'adresse?

MAUGERAN.

Oui... vous me comprenez!

BRETEUIL.

Je commence, monsieur.

MAUGERAN.

La comtesse vous avait annoncé... d'abord, pour ce que vous êtes, un homme fort honorable... et ensuite, pour ce qu'il vous est si facile de paraître... puisqu'il est vrai que moi-même en vous voyant chez elle... je vous ai cru...

BRETEUIL.

Après, après, monsieur... on m'avait fait passer...

MAUGERAN, tirant une lettre.

Jugez-en vous-même... vous verrez que vous n'avez pas à vous plaindre du portrait... (Breteuil ouvre la lettre.) Lisez: de l'esprit... des talens... jeune... brave... riche... bien né.

BRETEUIL, qui tremble de colère.

Oui, oui... gentilhomme, noble... n'est-ce pas?

THOMASSIN, à part.

Oh!.. Ah! bien.

BRETEUIL, froissant la lettre avec rage.

Ah!

MAUGERAN, étonné.

Hein?

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, bas à Thomassin.

Qu'a-t-il donc?

THOMASSIN.

Il a... il a... qu'il a raison... un pareil affront! Après ça, tant mieux... c'est bien fait... ça lui apprendra.

BRETEUIL, à lui-même.

Ah! c'est donc là ce qu'elle voulait me dire tantôt?

MAUGERAN.

Comment!.. est-ce que vous vous trouveriez humilié de devenir un des nôtres?

BRETEUIL.

Monsieur!

MAUGERAN.

Ah! mon cher monsieur... c'est aussi un peu trop de fierté... je sais bien qu'après une révolution... mais que diable! nous vous demandons au moins l'égalité.

BRETEUIL rouvre la lettre qu'il lit.

Oui, oui... Monsieur Adrien de Breteuil.

LOUISE, à Thomassin.

Comment?

THOMASSIN.

Eh, oui! on a voulu le faire baron... marquis... archiduc... qu'est-ce que je sais!..

BRETEUIL, laissant tomber la lettre.

Emma! (Il s'assied, accablé.)

LOUISE, courant à lui.

Ciel! monsieur Adrien... Vous souffrez?

BRETEUIL.

Oui!

LOUISE.

Votre blessure?.. (Elle met la main sur son bras.)

BRETEUIL.

Non... non... ce n'est pas là que je souffre... Non, laissez-moi, Louise...

(Il l'écarte avec douceur.)

MAUGERAN.

Monsieur... croyez que je suis désespéré... et que je regrette maintenant de vous avoir dit... moi, qui voulais m'acquitter envers vous...

BRETEUIL.

Vous venez de le faire, monsieur... Oui, vous m'avez rendu un cruel, mais bien grand service... J'ouvre les yeux enfin... et, grâce au ciel, il en est temps encore. Oui, je le vois, on ne tente pas en vain de lutter contre les préjugés... et celui qui ose les braver un seul jour en est cruellement puni... Emma! Emma!.. Qu'avez-vous fait!..

LOUISE, voulant courir à lui.

Ah!..

THOMASSIN, l'arrêtant.

Laissez, ça va bien.

MAUGERAN.

Songez que si la comtesse a agi ainsi, c'est qu'il fallait...

BRETEUIL, se levant avec dignité.

Il fallait, monsieur, il fallait, avant tout, s'assurer que je me prêterais à cet indigne artifice. Mais vous n'y pensez pas, monsieur?.. En supposant que j'eusse pu accepter ce pacte, dont la seule idée me fait monter la honte au visage... qui me garantit qu'un jour quelqu'un ne m'aurait pas reconnu... ne m'aurait pas pris pour un aventurier, et, me reprochant enfin d'avoir volé un titre, ne m'eût pas salué et flétri du nom d'intrigant!.. d'imposteur!..

MAUGERAN.

Ah! monsieur.

BRETEUIL.

Il en aurait eu le droit.

THOMASSIN.

Pas de doute.

LOUISE.

Paix donc!

THOMASSIN, avec force.

Il en aurait eu le droit.

MAUGERAN.

Monsieur, alors, n'en doutez pas, ma cousine aurait parlé... pour vous justifier.

BRETEUIL.

Oui, je le crois... j'ai besoin de le croire... et c'est ce qui en ce moment me donne la force de remplir mon devoir...

MAUGERAN.

Que voulez-vous faire?

BRETEUIL.

Monsieur, si la comtesse osait avouer qu'elle me connaissait pour ce que je suis... qu'elle m'a choisi volontairement pour son mari... vous le savez, (montrant la lettre.) et en voici la preuve... elle serait méprisée, repoussée par sa noble famille... bannie même de ce monde où elle est née, où elle est habituée à vivre!.. Ah! cette idée...

LOUISE, à Thomassin.

Mon Dieu! comme il souffre!..

THOMASSIN.

Tant mieux, tant mieux, ça le guérit.

BRETEUIL.

Allez, monsieur... Et quand vous la verrez, dites-lui de partir... dites-lui que je ne puis accepter le sacrifice qu'elle voulait me faire...

LOUISE.

Il en mourra.

THOMASSIN.

Que non... que non!..

BRETEUIL.

Qu'elle retourne dans ce monde où je ne pourrais la suivre. (La porte du cabinet se referme avec bruit. Il se retourne.) Ce bruit?

(Musique sourde jusqu'à la fin).

THOMASSIN.

Oh!.. elle était là... elle a tout entendu!.. Eh bien... tant mieux!

BRETEUIL.

Là! là!.. cette porte... il y a quelqu'un... ah!..

THOMASSIN, l'arrêtant.

Eh! non... du tout... Moi, qui étais là... auprès... D'ailleurs, je vais voir... Restez.

BRETEUIL.

Oui... tu as raison... va... (Il s'accroche à un fauteuil qu'il étreint d'une main convulsive comme